

Marcel Dumas

Mauvais sang à l'Élysée



Roman

Sommaire

Orléans, samedi 14 février 2027.....	5
Paris, siège du Parti Socialiste, lundi 15 février 2027	21
Palais de l'Élysée, mercredi 17 février 2027.....	25
Ministère de l'Intérieur, mardi 2 mars 2027.....	29
Palais de l'Élysée, jeudi 4 mars 2027.....	37
Épinal, vendredi 12 mars 2027.....	41
Épinal, samedi 13 mars 2027	47
Palais de l'Élysée, jeudi 25 mars 2027.....	51
Jardins de l'Élysée, vendredi 9 avril 2027	57
Epinal, polyclinique « La ligne Bleue », dimanche 11 avril 2027	65
Paris-La Défense, siège du Consortium Pétrolier Européen, mardi 13 avril 2027	69
Palais de l'Élysée, appartements privés du Président de la République Française, mardi 13 avril 2027	73

Paris, restaurant Lasserre, mercredi 14 avril 2027	79
Levallois-Perret, siège de la DCRI, mercredi 14 avril 2027	85
Épinal, domicile de Julien Lessner, jeudi 15 avril 2027	93
Vexin français, château des Malaussène, jeudi 15 avril 2027	99
Q.G. de campagne de Julien Lessner, vendredi 16 avril 2027	107
Zone industrielle d'Andilly, Val d'Oise, samedi 17 avril 2027	113
Palais de l'Élysée, dimanche 18 avril 2027, 10h00	119
Zénith de Paris, dimanche 18 avril 2027, 13h30 ...	123
Château des Malaussène, dimanche 18 avril 2027, 17h45	137
France Télévision, lundi 19 avril 2027, 20h45	141
Scrutin de l'élection présidentielle, dimanche 25 avril 2027	147
Paris, appartement de Fabien Delporte, lundi 10 mai 2027	159
Paris, salons de l'hôtel de Crillon, mardi 18 mai 2027	167
Palais de l'Élysée, mardi 25 mai 2027.....	173
Vexin français, Départementale 81, lundi 14 juin 2027	177
Rédaction de l'Express, mardi 15 juin 2027.....	183
Palais de l'Élysée, mercredi 22 décembre 2027	193

Orléans, samedi 14 février 2027

Le cortège de grosses berlines noires, aux vitres teintées, se frayait un chemin au milieu d'une foule en délire. Les forces de l'ordre avaient été dépassées par l'ampleur de l'accueil et tentaient, tant bien que mal, de contenir les fervents admirateurs du Président de la République Française, venu spécialement à Orléans pour entamer sa seconde campagne électorale. Lorsque la voiture présidentielle s'arrêta devant l'entrée du grand chapiteau dressé pour la circonstance, une immense clameur, rythmée d'applaudissements soutenus, envahit l'esplanade. François Fessenac sortit alors du véhicule, dès la portière ouverte par son chauffeur. Il s'exposa un moment à ses électeurs, un large sourire scotché sur son visage et les bras victorieux tendus vers le ciel. À sa réélection, le septuagénaire de choc y croyait dur comme fer et qui aurait pu prétendre le contraire et le remettre en question, lui, l'inconditionnel du nouveau libéralisme qui venait de redonner de belles couleurs à l'économie française. Son quinquennat allait se terminer dans un trimestre et il ne pouvait envisager qu'un « autre » puisse le battre à plate couture et le mettre à la porte de l'Élysée. La simple pensée de poursuivre son

œuvre politique et de ne pas avoir à quitter « son » palais présidentiel flatta son égo et c'est d'un pas décidé, torse bombé, qu'il prit congé de la foule pour se diriger vers le podium du vainqueur, caressant ses ambitions avec force et volonté, sans douter un seul instant de sa popularité. Une salve d'applaudissements l'accueillit et il dut patienter d'interminables minutes avant de déclarer, avec solennité, sa candidature officielle pour un second mandat présidentiel et l'ouverture de sa campagne électorale. Ses premières paroles lui valurent une ovation des ténors de son parti, installés au premier rang avec de nombreuses personnalités du monde des affaires et du show business, et des nombreux militants et sympathisants massés sous le chapiteau. Mitraillé par une horde de journalistes et photographes, le président sortant attendit quelques instants avant d'agiter lentement les mains, pour demander le silence. Sur le parvis, la foule suivait à présent son allocution sur un écran géant et faisait également entendre sa voix. Il faisait frais, certes, mais un généreux soleil se fondant dans un ciel sans nuage caressait les visages attentifs. Il était quatorze heures et, en cette belle journée de la Saint-Valentin, le public avait répondu présent. Le choix de la date n'était pas anodin et François Fessenac avait pris un malin plaisir à placer dans son discours que cette fête des amoureux était également celle des amoureux de la vie, de la mère-patrie et de la République, cette France éternelle qu'il aimait tant et à laquelle il avait consacré toute son énergie, depuis son élection. Lorsqu'il fit état de la situation catastrophique laissée par son prédécesseur socialiste et des difficultés qu'il avait rencontrées les deux premières années de son mandat, un silence absolu s'imposa, empreint de gravité, pour marquer le

désespoir auquel le peuple de France avait dû faire face. Et lorsque le Président sortant se mit à ironiser, « *le mot socialiste est pourtant composé du mot SOCIAL !* », le public hua copieusement l'ancien parti au pouvoir, bénéficiaire de deux mandats successifs et parfaitement conscient de la vindicte populaire qui l'avait sanctionné par une abstention massive de ses électeurs déçus, cinq ans auparavant. Le jeu du « presse-citron » avait été manifestement un jeu de dupe pour toutes les catégories socioprofessionnelles et le pays s'était retrouvé exsangue, au bord du gouffre et en sévère récession, avec quasiment quatre millions de chômeurs, indemnisés à hauteur de leur seule survie par les fonds sociaux européens pour une faible partie et par les aides massives chinoises. Une manière, pour nos amis asiatiques, de ne pas voir définitivement se déliter le marché européen mal en point, sur lequel ils comptaient. Les Etats-Unis, de leur côté, avaient mis avec fermeté le « holà » à l'invasion des produits Made in China et les pays africains, précaires consommateurs, n'étaient toujours pas sortis de l'ornière. C'est dans ce désastre social et économique que François Fessenac avait été élu sous les couleurs de son nouveau parti, l'URF, l'Union pour le Renouveau de la France, prônant un libéralisme sans limites pour fustiger la difficile situation que son gouvernement devait affronter, aux frontières du chaos. Les premiers résultats de sa politique arrivèrent timidement, deux après son élection, mais, la partie était loin d'être gagnée. Les institutions financières, qui avaient jusqu'alors la bride sur le cou, bénéficièrent d'une totale libération et révélèrent peu à peu leurs ambitions, les jeux financiers de « l'ancienne époque », étant à l'ordre du jour. On recommença à investir en France et à créer de nouveaux emplois. Le

seuil des trois millions de chômeurs fut atteint un an plus tard et la décroissance du nombre de demandeurs d'emplois permit d'atteindre les deux millions, l'année suivante. Mais, à quel prix ! Il n'y avait plus que deux catégories de français : ceux des bas revenus frisant le SMIC, pour la quasi-totalité, et ceux aux revenus extravagants, pour quelques-uns d'entre eux, dont l'extraordinaire richesse faisait plus que jamais figure d'ignominie. Les classes moyennes n'existaient plus, si ce n'est dans le milieu de la finance, où quelques milliers de golden boys euphoriques avaient repris du poil de la bête en jouant les opérateurs de marché sans scrupules, comme au bon vieux temps. Peu importe, l'économie et la finance avaient enfin le vent en poupe et le meilleur restait à venir. Tout au moins, c'est ce qui leur semblait logique. Certes, le peuple se débrouillait avec des moyens réduits à leur plus simple expression, mais, la reprise vacillait dans leur regard comme une lueur d'espoir. Les syndicats, de leur côté, avaient été laminés par les années de crise et, peu à peu, ils refaisaient surface en agitant le vieil argument des inégalités sociales. Le parti socialiste, fortement ébranlé, avait lavé son linge sale en famille et voyait poindre, sans trop de conviction, la perspective encore floue d'une prochaine alternance. Alternance ? Ce fut à nouveau le maître-mot dans la bouche des dirigeants et militants qui avaient matière à motiver leur participation à la prochaine élection présidentielle. Et voilà que l'éternel discours du « changement » était ressuscité, pour cause, mais, encore fallait-il trouver le bon candidat pour le mener à terme. Pâlot, le PS s'était revivifié et, comme sorties d'un vieux chapeau de magicien, les primaires enfourchèrent le cheval de la future victoire. Car il ne pouvait en être autrement, le

peuple tirant une langue de six pieds de long. Les tractations durèrent de longs mois et l'on vit quelques jeunots de l'ancienne époque, devenus « éléphants », prendre à bras le corps, l'ambition d'un succès électoral. Certes, ils avaient pris de la bouteille et reconnaissaient sans détour les échecs du passé, comme à chaque élection, mais, était-ce suffisant pour revendiquer une légitimité auprès des militants ? Ces derniers avaient, en leur âme et conscience, les yeux tournés vers un jeune député-maire lorrain charismatique, socialiste de longue date, dont la clarté des discours et la connaissance de l'ensemble des problèmes du pays, de l'Europe et du monde faisaient de lui un bon candidat potentiel. De plus, Julien Lessner était beau garçon et son visage reflétait une honnêteté sans faille, reconnue par ses proches. À quarante-six ans, il faisait partie des instances dirigeantes du Parti Socialiste et ses interventions, rue de Solférino, marquaient systématiquement les esprits. Du positif, il en avait à revendre, pour preuve, l'excellente gestion de sa bonne ville d'Epinal dans un contexte difficile de crise économique et financière. Fidèle au PS et aux préceptes laïques qu'il défendait sans relâche, il était avant tout républicain et avait du mal à accepter la dangereuse dérive libérale du gouvernement en place, bradant sans vergogne aux multinationales, les forces vives de la nation. Mais, les résultats étaient là, il fallait bien le reconnaître, loin de la récession engendrée par ses amis politiques, une décennie plus tôt, lesquels avaient été copieusement taxés d'amateurs, par l'opposition, d'alors. Poussé par les militants, au grand dam des éléphants, il accepta, après un temps de réflexion, de participer aux primaires qu'il remporta dès le premier tour, avec une majorité écrasante. Il commença peu

après sa campagne électorale, parallèlement aux autres formations de Gauche, du Centre et de la Droite nationaliste, plus déterminées que jamais à accéder, enfin, à ce pouvoir que leurs leaders prônaient depuis des lustres.

François Fessenac, candidat naturel de l'URF, n'avait pas eu à s'encombrer de la même démarche. Son meeting venait de se terminer sous un tonnerre d'applaudissements et il quitta le chapiteau au milieu d'une foule en délire scandant son nom sous une multitude de banderoles et d'affiches à son effigie le proclamant avant l'heure, « Président », ce qui lui parut, manifestement, de bonne augure. Il se rendit, alors, dans les salons de la mairie d'Orléans, occupée par l'un de ses conseillers de campagne, député-maire, où le Champagne se mit à couler à flot. Congratulé pour sa prestation par les nombreux élus, ministres, personnalités et correspondants de presse triés sur le volet, il savourait son vraisemblable futur succès que ses amis politiques se plaisaient à anticiper avec louanges, pensant ainsi marquer le candidat de leur soutien indéfectible et de leur disponibilité aux responsabilités. Mauvais calcul ! François Fessenac, en vieux routier, n'était pas dupe du ballet de prétendants et s'amusait de la séance de lèche, laquelle lui sembla toutefois prématurée avant confirmation de sa réélection. « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué » pensa-t-il un instant, lucide, bien que tous les feux du triomphe soient au vert et le chemin de l'Élysée, à priori, dégagé.

Escorté par une douzaine de motards de la Garde Républicaine, le cortège de voitures regagna Paris en un temps record. Avant son départ pour Orléans,

François Fessenac avait demandé à son majordome de fleurir abondamment la chambre de son épouse, Marjorie. Magnifique blonde, de quinze ans sa cadette, elle était son troisième « coup de cœur » et il l'avait demandée en mariage l'année précédant son élection. Il avait alors soixante-deux ans. Il en était toujours amoureux et n'envisageait pas la Saint-Valentin sans profusion de paniers multicolores panachés de bouquets de roses rouges et blanches pour manifester son amour et la pureté de leur relation fusionnelle. Il est vrai que sa vie sentimentale n'avait pas été une réussite. Sa première épouse, constamment dépressive, ne l'avait guère aidé dans son ascension politique. Alors député, François Fessenac se retrouvait souvent seul dans les réunions et repas officiels, auxquels il était convié. Trop souvent mis sur la touche avant tout préliminaire intime, il finit par se lasser et ils divorcèrent par consentement mutuel huit ans plus tard. La vie débridée qu'il avait connue dans sa jeunesse et qu'il reprit par esprit de revanche, lui valut les nombreux reproches de ses amis jusqu'au jour où il décida d'épouser la fille d'un ancien ministre proche de ses convictions politiques, qu'il fréquentait depuis quelques mois. Il avait alors quarante-sept ans et son épouse venait d'entrer dans sa quarantième année. Divorcée elle-même, Geneviève était rousse, belle, svelte et ne manquait pas d'esprit. Adeptes de jeux intimes particulièrement « chauds », elle savait largement satisfaire son nouveau mari. Contrairement à sa première épouse, elle s'immisçait plus que de raison dans sa vie politique et ne perdait jamais l'occasion de se montrer en public. D'un commun accord, ils n'avaient pas souhaité d'enfant et leur vie conjugale était au beau fixe depuis une douzaine

d'années, tout au moins, c'est ce qu'il pensait, lorsqu'éclata un scandale qui lui coûta son mariage. Geneviève était obsessionnellement volage, et, piégée par des paparazzis peu scrupuleux, sa liaison avec un élu, proche de son époux, fut dévoilée au grand public. La libertine fréquentait régulièrement un club privé d'échangistes avec son amant et les gorges chaudes en firent leur nouveau cheval de bataille. Abasourdi et ulcéré, François Fessenac ne tarda pas à faire son deuil de cette seconde union et il encaissa de longs mois d'humiliation jusqu'à ce que cesse, enfin, le tumulte médiatique. Pour autant, ses ambitions ne s'étaient pas amoindries et sa combativité lui valut un soutien sans réserve de ses partisans et des grands acteurs économiques et financiers, en quête d'un nouveau souffle. C'est à cette époque qu'il suggéra à ses amis de jeter les bases d'un nouveau mouvement, l'URF, l'ancienne Union pour un Mouvement Populaire étant trop souvent prise pour cible et taxée « d'Union pour la Misère du Peuple » par ses adversaires politiques et les syndicats. Certes, si dans la forme s'ébauchait une métamorphose aux allures trompeuses d'ouverture, le fond restait très solidement ancré au grand capital. Les deux quinquennats socialistes avaient mis la France à genoux et c'est dans un climat détestable que François Fessenac s'était forgé une solide réputation « d'homme de fer », à l'instar d'une certaine dame anglaise. Ses discours musclés, sa clairvoyance et son enthousiasme pour une nouvelle injonction idéologique, ne tardèrent pas à en faire un leader incontesté de l'ultralibéralisme. Lors d'un dîner familial organisé par le président d'un des plus importants groupes financiers internationaux, Jacques Malaussène, il fut touché par la beauté et la grâce de la fille de son hôte qui, comme lui, avait subi

les déboires d'une union avortée. Marjorie s'était laissé séduire par la finesse d'esprit et l'éternelle jeunesse de celui qui caressait la plus haute fonction de l'Etat et son père voyait d'un bon œil une relation durable, en encourageant ses escapades galantes. Une manière de sacrifier « Iphigénie » à l'homme de la situation, susceptible de devenir son gendre pour le meilleur de ses intérêts. Malgré la différence d'âge, François Fessenac se sentait proche de sa nouvelle compagne, laquelle frisait la cinquantaine sans toutefois le paraître, et, amoureux de dernière heure, il finit par demander solennellement sa main au chef de famille, lequel la lui offrit aussitôt avec complaisance, éveillant sans détour les « grands intérêts familiaux » qui pourraient en résulter. Pour honorer cette alliance bénite aux relents de troc et de compromis, le mariage civil des deux divorcés eut lieu en grande pompe, sous l'œil protecteur d'intimes de longue date issus de la politique, de la finance et de l'industrie, lesquels, plus incisifs et volontaristes que jamais, comptaient bien sur leur nouveau poulain aux tempes d'argent, pour recouvrer une santé dorée. Il est vrai que le couple n'était plus de première fraîcheur, mais, il n'était pas question, dans les rangs traditionnalistes de son parti, qu'un candidat aussi représentatif d'un volet essentiel de leurs convictions, puisse accéder à la fonction suprême en bon célibataire, sans une Première Dame digne de ce nom. Ce mariage leur avait paru indispensable, l'image d'une famille unie étant sauve et conforme aux valeurs qu'ils tentaient de rénover dans une France déchirée par l'anarchie matrimoniale qui régnait dans les ménages, engendrée par la crise. Cerise sur le gâteau, l'union de Marjorie et de François était avant tout un mariage d'amour plus qu'une

alliance de raison, malgré les apparences, contrant ainsi le scepticisme populaire né de la dislocation familiale.

Confortablement installé à l'écart, dans la salle du restaurant Thiou, le couple Fessenac devisait et riait en dégustant de délicieuses mises en bouche. Marjorie et François appréciaient la cuisine Thaï et cette Saint-Valentin était l'occasion d'un semblant d'isolement d'amoureux, car, malgré leur grande discrétion, les agents en civil de la garde rapprochée du président, disséminés à proximité et à l'extérieur, veillaient d'un œil avisé sur leur sécurité, attentifs aux moindres mouvements. Le public, dans la salle, habitué à la présence de célébrités et hauts personnages, s'efforçait d'être invisible, malgré quelques regards furtifs feignant un désintérêt de mauvaise foi. Les spécialités au goût incomparable se succédaient, accompagnées d'un Champagne millésimé de renom. Le repas terminé, le couple présidentiel réintégra l'Élysée, après une balade improvisée dans la capitale, le long des quais de Seine. Paris resplendissait de mille lumières et cette échappée nocturne leur parut digne d'une nuit d'amour. C'était sans compter sur les obligations du président, car, à peine parvenu dans le hall d'entrée, l'un de ses conseillers se permit de lui barrer le chemin de ses appartements.

– Monsieur le Président, j'ai un message urgent à vous communiquer. Puis-je vous déranger un instant ?

– Faites donc, mon cher Delmas ! Qu'y a-t-il de si important ?

demanda François Fessenac, en lâchant la main de la Première Dame et en lui demandant de rejoindre sa chambre.

– Monsieur le Ministre de l’Intérieur demande que vous le rappeliez au plus tôt. Il a une communication importante à vous faire, suite à son entrevue avec le président du Medef. Il m’a laissé entendre que cela vous concerne particulièrement.

– Très bien, Delmas, je le rappellerai demain matin à la première heure. Merci et bonne fin de soirée !

– Monsieur le Président, il souhaite que vous le rappeliez... ce soir. Je suis désolé d’insister.

– Bon, bon, je vais le faire. À demain Delmas !

– À demain, Monsieur le Président.

François Fessenac rejoignit son bureau, en prenant soin de fermer la porte. Il décrocha et composa le numéro de la ligne directe du ministre de l’Intérieur. Dès la première sonnerie, Fabien Delporte décrocha.

– Comment vas-tu, mon cher Président ?

– Bien, bien... et toi, cher Ministre ?

– Ça va ! Désolé de te pourrir ta soirée en amoureux mais, il y a urgence !

– De quelle urgence s’agit-il ? Est-ce si grave ? Qui nous a déclaré la guerre ?

plaisanta le président, apparemment agacé.

– Ecoute François, tu n’es pas très loin de la vérité... Il ne s’agit que d’une guerre intérieure car nous ne sommes plus seuls sur les rangs de la présidentielle. Charles Mergon m’a fait part du dernier sondage qu’il a fait réaliser par l’IPSOS... Il vient d’avoir les résultats.

– Et alors, pourquoi s’affole-t-il tant, notre patron des patrons ?

– C’est que, Julien Lessner, le candidat socialiste, est en train de faire une remontée exceptionnelle dans

l'opinion publique. Son meeting de la semaine dernière a fortement marqué les esprits et de nombreux sondés seraient prêts à lui accorder leur confiance.

Perplexe, François Fessenac accusait, malgré tout, le coup. Il attendit quelques instants avant de poursuivre la discussion.

– Quelle est sa dernière cote de popularité ? Elle était encore bien faible le mois dernier !

– Je sais, mais il est passé de 18 % d'intentions de vote, à 27 %, et j'ai bien peur que son ascension ne cesse de progresser. Nos « amis » commencent à s'agiter, d'autant que c'est sur ta tête qu'il a fait son beurre. Tu as perdu, dans les sondages, les 9 % qu'il a récupérés. Les autres formations, elles, sont stables et n'inquiètent personne. Les communistes, les partis d'extrême gauche et les écolos ne représentent qu'une dizaine de points. De plus, je ne suis pas certain qu'ils reporteront, cette fois, leurs voix sur le candidat socialiste. « *Chat échaudé... !* ». Les deux quinquennats socialos ont été un foutu bazar ! Lessner est donc encore loin d'atteindre la majorité absolue, mais, la campagne ne fait que commencer et je pense que nous devons rester attentifs et méfiants.

– Bon, écoute, demain matin je réunis mes conseillers de campagne et nous allons bien trouver les arguments pour déstabiliser ce jeune loup. Tu sais bien, toi, tout ce que j'ai fait pour les français et je suis certain qu'ils continueront à me faire confiance, non ?

– Bien sûr, tu as remis l'économie sur pied, mais, j'ai l'impression que ça ne suffit pas. Malgré l'incroyable régression du chômage, ça gueule dans les foyers à cause de la stagnation du pouvoir d'achat.

Nos amis s'en mettent un peu trop dans les fouilles, ne crois-tu pas ?

– Nous sommes là pour ça, non ? Ils nous le rendent bien et tu ne vas pas me faire croire que tous les gens à qui on a rendu le sourire t'émeuvent à ce point. Après tout, ils ont un boulot à présent et ils sont sortis de la merde dans laquelle ils étaient plongés, sous les socialos ! J'ai déjà envisagé de mettre à l'ordre du jour de mes prochains meetings, les progrès sociaux que je compte réaliser dans mon second quinquennat. L'important, c'est mon élection... non ? Après, on verra !

– Je suis d'accord avec toi, François, mais, en attendant, les faits sont là et mieux vaut être vigilants et endiguer sa progression. Nos amis ne nous pardonneraient pas d'être mis de nouveau au banc de profiteurs sans scrupules...

– Je le sais très bien et nous allons tout faire pour les rassurer. Il faudrait également dire à Mergon de ne pas trop faire de vagues en ce moment. Un sondage, n'est qu'un sondage ! Il y en aura bien d'autres avant que nous reprenions les rênes du pouvoir. Garde confiance ! Nous en reparlerons, aussitôt que possible, dès que j'aurai le rapport de mes conseillers. Mardi, c'est un peu juste, mais, viens déjeuner avec moi mercredi, si tu veux t'affranchir des questions au gouvernement, à l'Assemblée. Nous discuterons de stratégie, entre l'entrée et le dessert !

– D'accord, je ferai de mon mieux pour me libérer. Bonne Saint-Valentin et douce nuit avec Madame. À bientôt, Président !

– Bonne nuit à toi aussi, Fabien. Au revoir.

François Fessenac raccrocha et se caressa le menton, soucieux. Il n'était pas à court d'arguments de campagne et devait s'empressez d'ouvrir le volet social, dans ses discours, pour ne pas prendre le risque d'une éviction au second tour. Combatif, il persistait toutefois à ne pas y croire compte tenu des sondages qui le plaçaient très largement en tête, au soir du premier tour. La route de l'Élysée pour un second mandat était encore longue, certes, mais, il avait foi en ses convictions, surtout après avoir remis le pays sur les rails de la croissance, ce qui n'était plus arrivé depuis une décennie. Son action, pour lui, était synonyme de réussite et qui pourrait oser prétendre que le bon peuple ne le reconduise pas dans ses fonctions présidentielles ? « IMPENSABLE ! », se rassura-t-il de vive-voix, en ayant subitement le désir d'aller retrouver la femme qui l'attendait. Comme la plupart de ses amis politiques, il avait besoin de tempérer le stress qui faisait partie de son quotidien, et seule, son épouse, avait le don de le plonger dans une douce léthargie à l'issue de leurs ébats érotiques. N'étant pas aussi experte en la matière que Geneviève, elle avait dû booster sa libido pour répondre aux attentes de son nouvel époux et, de jour en jour, une sensualité sans limite s'était substituée au simple devoir conjugal. Souvent réveillé en pleine nuit par diverses préoccupations liées à sa fonction, François Fessenac avait proposé à son épouse de faire chambre à part pour ne plus la déranger dans son sommeil. Il aimait la retrouver dans son lit plusieurs soirs par semaine et en repartait, comblé, avant de sombrer pour quelques heures de repos. Il était, certes, Président de la République, mais, il n'en restait pas moins un homme incroyablement vert, malgré son âge avancé.

Contrairement à la plupart de ses prédécesseurs, dont les incartades n'étaient plus un secret, il mettait un point d'honneur à rester fidèle à la Première Dame qui n'avait rien à envier aux plus jolies femmes de son entourage élyséen, dont quelques aguicheuses en manque de « reconnaissance » ne pouvaient s'empêcher de papillonner dès qu'elles l'apercevaient ou qu'elles croisaient le regard des célébrités et leaders politiques, venus lui rendre visite.

Après avoir rejoint ses appartements, François Fessenac pris le temps d'une douche avant d'ouvrir la porte de sa bien-aimée. Nu sous sa robe de chambre, il s'approcha du lit de Marjorie sur lequel elle s'était assoupie, un magazine ouvert, près de l'oreiller. Allongée sur le dos, les jambes légèrement repliées et les bras étendus en croix, elle ne portait qu'une nuisette courte et transparente qui mettait en valeur les magnifiques courbes de son corps voluptueux. Les lèvres entrouvertes, elle respirait lentement, gonflant à chaque inspiration sa poitrine encore galbée malgré la cinquantaine, dont les tétons pointaient sous le tissu léger. Son beau visage clair, en partie caché par sa crinière blonde, était détendu. Lorsque son époux s'arrêta quelques instants sur son entrecuisse, il sentit monter un désir fou dans le creux de ses reins et il ne put s'empêcher de ramper lentement sur les draps jusqu'à la motte dorée. D'une langue experte, il lécha alors délicatement le sexe qui sommeillait, insistant sur le bord des lèvres vaginales et le clitoris. Entrouvrant les yeux, sa douce s'étira de tout son long et lui adressa un sourire, écartant ses longues cuisses fuselées pour s'offrir pleinement, ce qui décupla immédiatement les ardeurs du taste-minette. Sa femme, il l'aimait sous tous ses angles et elle savait

s'offrir à son président de mari qui exprimait à sa manière et peut-être plus encore, la passion d'une véritable relation amoureuse. À ce moment, la France n'existait plus et comment aurait-il pu en être autrement ? Qui pourrait s'adonner aux délices de l'amour en pensant à son boulot ? Lorsque Marjorie en eut assez de l'agréable massage buccal, elle s'employa, à son tour, à mettre le feu à la cheminée présidentielle avant de lâcher prise et d'enfourcher son époux, au bord de l'explosion. Pas besoin de code nucléaire pour l'amener en quelques coups de reins sur l'atoll de Mururoa où le champignon très actif déversa toute son énergie, alors que les deux amants ne cessaient de se crier leur bonheur. Heureusement, la porte des chambres était double ! Un grand calme suivit les ébats, malgré quelques soubresauts des deux corps enlacés qui se caressaient lentement, avec tendresse. Une manière de se remercier mutuellement d'avoir atteint les portes du nirvana. Une fois de plus, Saint-Valentin ne les avait pas oubliés, ils en étaient assurés.